

## *Les mots sont des gens comme vous et moi \**

Les hommes ont créé les mots à leur image : familiers des régions où ils circulent, ils vivent et palpitent comme de véritables individus. Les mots naissent, grandissent, s'installent, se marient, s'encanaillent, se déguisent, évoluent, s'affadissent parfois, dorment et se réveillent en changeant de mine, perdent de leur pouvoir, voyagent, se fatiguent, meurent. Il y en a qui s'exilent et s'intègrent à une autre langue ; quelques-uns reviennent, plus riches ou déformés, mais ils s'assimilent à nouveau comme ces mots immigrés que nous hébergeons.

Les mots vont et viennent avec les gens. Des voyageurs, des guerriers, des marchands leur permettent de passer des frontières.

En Europe, nous n'avons pas ramené d'Orient que des épices et des soieries, mais aussi des noms comme algèbre, élixir, almanach, goudron.

À la faveur d'une guerre ancienne, les Allemands nous ont pris des termes militaires comme garnison ou parade, mais ils nous ont donné bivouac.

À la Renaissance nous avons agrégé des mots italiens : belvédère, cantate...

Les Espagnols nous ont offert camarade et cigare.

Thé arrive d'Asie et tabac d'Amérique.

Les Anglais nous ont emprunté *comedy, society, omelet*...

Les mots étrangers débarquent chez nous du monde entier, nous les adoptons ou ne les gardons que le temps d'un caprice.

Certains vivent avec un autre sens qu'à l'origine, comme divan. Ce siège long et confortable pour flemmarder, il n'a pas toujours été un meuble. En Perse, *diwân* désignait un registre, une liste. Les Arabes le capturent et le modifient, le registre devient le bureau où l'on établit des listes. Les Turcs l'emploient bientôt dans ce sens, puis les Italiens s'en emparent, et *divano* devient « salle de conseil garnie de coussins ». Nous n'avons finalement gardé que les coussins et le meuble...

À la cantine, tu as dû manger les fayots, ces haricots secs. Au départ, c'est un mot provençal, *faiol*, qui arrive du bas-latin *fasiolus*. Quand les marins embarquaient pour une longue traversée ils en emportaient beaucoup : ces légumes se conservaient bien, et ils en mangeaient à tous les repas. Le mot finit par désigner le marin qui fait du zèle pour avoir une plus grosse ration, le lèche-bottes...

Il y a d'autres histoires comme ça par centaines, puisque chaque mot a sa vie...

Par snobisme, aujourd'hui on emploie souvent *opportunité*, qu'on croit fabriqué sur un modèle anglais, *opportunity*. « Je vais profiter de cette opportunité », c'est-à-dire de cette occasion ou de cette chance. Un mot anglais remplace donc deux mots français plus nuancés. Opportunité existe chez nous depuis des siècles, mais il veut dire autre chose. « L'opportunité d'une démarche », c'est une démarche qui vient à propos, au bon moment ; d'ailleurs les Anglais ont dans ce cas un autre mot qu'*opportunity* : *timeliness*...

Par négligence nous employons les mots anglais comme ils viennent, mais pas toujours : rosbif n'est autre que le *roast-beef*, et redingote une adaptation de *riding-coat*, un vêtement de cavalier. Dans d'autres pays, où le français est plus inventif, on n'hésite pas à créer des équivalents jolis, imagés, drôles, forts.

Tu portes des shorts ? En Suisse, tu porterais des cuissettes.

Et si tu demandes un sandwich au Sénégal on te servira un pain chargé.

Le hot dog devient un chien chaud au Québec, et le hamburger un hambourgeois.

Au Bénin, un homme de grande taille est un digaule, par allusion aux deux mètres du général de Gaulle...

Et tabouret ? À la Réunion c'est un bois de cul.

---

\* Patrick Rambaud, *La Grammaire en s'amusant* (2008 - extraits pp 57 et suivantes...)

Alors on peut inventer des mots ?

On doit en inventer. D'ailleurs, chacune de nos régions en invente.

Dans le Jura, le fanfaron est un fend-l'air.

En Savoie la panosse est un torchon [et en Basse-Normandie l'emballage est la serpillière]

En langue occitane il y a au moins dix mots pour nommer une marmite, selon sa forme, sa taille ou sa fonction : le *bassino* en cuivre sert aux confitures, l'*oula* en fonte au pot-au-feu, le *toupinol* au café...

Au Japon, il y a une soixantaine de mots pour « neige ».

Et puis les événements jouent un rôle. Sous la Révolution française la parole était essentielle ; nous avons gardé des dizaines de mots surgis à cette période, comme : À bas ! agitateur, anarchiste, coloniser, démagogie, fraterniser, fuite des capitaux, jury, kilogramme, militer, terrorisme... Les notions de droite et de gauche appliquées à la politique apparaissent deux mois avant la prise de la Bastille, à Versailles, dans la salle des Menus-Plaisirs. Les représentants du peuple, de la noblesse et du clergé se disputent. Pour voter et se départager, les partisans de l'Église et du roi s'assoient à la droite du président de séance, les autres à sa gauche.

Tous les enfants inventent des mots, et même des langages qui les protègent des adultes. Dans un livre de souvenirs, *Le Temps des Amours*, Marcel Pagnol décrit des élèves de sixième qui s'envoient des messages codés que le professeur, s'il les confisque, ne comprendra jamais. C'était une écriture secrète « composée de roues, de triangles, de chiffres, de lettres couchées, de points d'interrogation et de différents signes serpentiformes... »

Les mots, de la même façon, il a bien fallu qu'ils naissent, que quelqu'un les formule et que ses voisins les adoptent avant de les répandre.

Tiens, *corbillard*. Le fourgon noir qui transporte le cercueil. Pourquoi ce nom bizarre ? Il y a bien longtemps nous naviguions sur la Seine ; des coches d'eau amenaient à Paris les voyageurs de Nantes, d'Auxerre, de Corbeil. Ce dernier bateau était très lent et on le surnommait le corbillard, à cause de sa provenance. Bref, il avait l'allure du char des morts, alors traîné par des chevaux, que la famille et les amis suivaient au pas. Par analogie avec le bateau lambin, ce fourgon fut affublé du sobriquet qui est devenu son nom.

Et c'est le préfet Poubelle qui a donné son nom aux poubelles que la gardienne sort tous les soirs.

Les mots évoluent, grossissent, tombent malades, se dévaluent. Au début, quelque chose de *formidable* était *redoutable*, puis le sens s'est affadi, la frayeur a été gommée, formidable s'est mis à signifier *extraordinaire* ou *superbe* : « Il a prononcé un formidable discours. »

Il y a aussi des mots estropiés. Si je te dis « À la vue de cet affreux accident, Paméla est tombée dans les pommes... » C'est le fait de s'évanouir, soit, mais que fichent donc ces pommes sur lesquelles on tombe ? On disait autrefois « tomber en pâmoison ». Se pâmer avait le sens de défaillir. Les gens se sont mis à dire « tomber dans les pâmes », puis, par déformation populaire, « tomber dans les pommes ».

Tu as mis *capter* à la place de comprendre... *Capter* provient du latin *captare*, essayer de prendre : « capter l'attention » ; ou canaliser : « Il a capté l'eau de la rivière pour se fabriquer de l'électricité gratuite » ; ou recevoir : capter une émission de radio... Tu as détourné le mot, voilà tout. Tu véhicules l'argot des jeunes.

L'argot est un signe de connivence à l'intérieur d'un groupe, ça peut être un groupe d'âge qui invente son vocabulaire, pour se démarquer. L'argot fait partie de la langue, qu'il vivifie ; il forge des mots que seul l'usage peut consacrer en leur permettant de durer. Notre mot *tête* est né de l'argot. Au lieu de dire *caput*, les légionnaires romains disaient par plaisanteries *testa*, calebasse : « Il a reçu un bon coup sur la calebasse ». *Testa* est resté chez nous pour devenir tête.

L'argot est nerveux, mal peigné, brusque et imagé. Dans les faubourgs, ces banlieues d'autrefois, c'était le langage des malfrats : boniment ou cambrioleur sont devenus des mots courants, comme le verbe abouler qu'utilise Balzac : « *Aboule ton fric !* » est plus brutal que : « *Donnez-moi votre argent, s'il vous plaît.* » Si tu dis d'un garçon qu'il est arrivé avec la gueule enfarinée, et si on te reprend, explique que cette expression figure chez la marquise de Sévigné.

L'argot parisien s'est fondu dans notre langue. Bouffer, par exemple, manger à l'excès, à en devenir bouffi. Ou « *J'en ai ma dose* » pour « *Ça suffit* ». Cette dose en est une de désagréments. Et moucher ? On remet à sa place un insolent comme on mouche une bougie... C'est aussi à l'argot qu'on doit l'habitude d'écourter les mots trop longs. Quand il y avait des fortifications autour de Paris, les filous s'y retrouvaient ; ils les appelaient les fortifs. Sur ce modèle, cinématographe est devenu cinéma puis ciné.

## *Écoute ce que disait Alexandre Vialatte des mots*

Il les maniait avec un très grand talent :

*« Le mot a valeur de monnaie. Il sert d'échange. Comment peut-on faire quoi que ce soit si l'on n'est pas d'accord sur la valeur des mots ? La vie en dépend bien souvent dans la médecine, le droit, le trafic ferroviaire, l'architecture, que sais-je ? C'est en étant d'accord sur le vocabulaire qu'on a pu aller dans la lune. »*

Il avait raison. Il a toujours raison.

L'autre jour, en lisant mal la notice de son appareil tout neuf, un anesthésiste a tué plusieurs patients.

Affirmons que les mots nous rendent moins sots.

Vialatte se lamentait sur les incultes qui prennent la Walkyrie <sup>1</sup> pour un fromage crémeux, et croient que les monocoques sont une maladie qu'on attrape en mer...

---

<sup>1</sup> **Les Walkyries**, dans la mythologie nordique, sont des vierges guerrières, des divinités mineures dites « *dises* » qui servaient Odin, maître des dieux. Les Valkyries, revêtues d'une armure, volaient, dirigeaient les batailles, distribuaient la mort parmi les guerriers et emmenaient l'âme des héros au *Walhalla*, le grand palais d'Odin, afin qu'ils deviennent des *einherjar*. Ces héros sont destinés à se battre aux côtés d'Odin à la venue du *Ragnarök*. L'étymologie de leur nom provient du vieux norrois *valkyrja* (pluriel : *valkyrur*), des mots *val* (abattre) et *kyrja* (choisir). Littéralement, cela veut dire « qui choisit les abattus ».

**Le complot du 20 juillet 1944 contre Adolf Hitler** est l'un des épisodes les plus héroïques, mais aussi l'un des plus méconnus de la Seconde Guerre mondiale. Gravement blessé au combat, Claus von Stauffenberg, un colonel de la Wehrmacht, revient d'Afrique et rejoint la Résistance allemande pour aider à mettre au point l'Opération Valkyrie, un plan complexe qui va permettre de tuer Hitler et de mettre en place un gouvernement d'opposition. Mais le destin et les circonstances vont s'allier pour forcer Stauffenberg, qui n'était qu'un des nombreux conspirateurs, à jouer un rôle de premier plan dans la conspiration. Non seulement il devra diriger le coup d'état pour prendre le contrôle du gouvernement... mais c'est aussi lui qui sera chargé de tuer Hitler. On connaît l'histoire, la bombe explosa, mais Hitler s'en sortit vivant...

**La Walkyrie, opéra de Richard Wagner** : la Walkyrie Brünnhilde a désobéi à son père, le dieu Wotan. Elle a voulu soustraire à sa justice le guerrier Siegmund, frère et amant de Sieglinde. Cédant aux exigences de son épouse, l'inflexible Fricka, Wotan fait tuer Siegmund par Hunding, le mari de Sieglinde, et punit sa fille rebelle. Brünnhilde, déchue de sa condition divine, devient une simple mortelle. Exilée du Walhalla, endormie à l'abri d'un cercle de feu tracé par son père, elle ne s'éveillera qu'à l'appel d'un héros pur et inaccessible à la peur. Cet homme sera Siefried, le fils de Siegmund et Sieglinde...

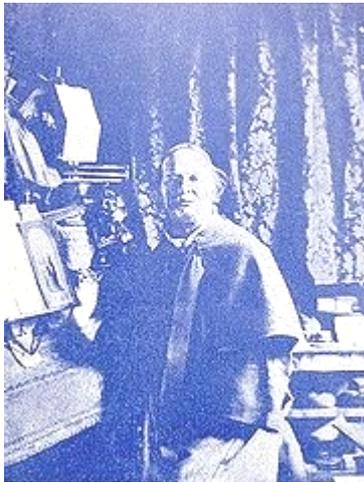
## Le sens des mots\*

Les mots, vêtements de nos idées, s'usent comme les habits, vêtements de nos corps : les mots s'usent comme tout ce qui subit dans la vie des heurts, des chocs ou des frottements, comme les cailloux du chemin ou les galets de la plage. Il y a là un phénomène très curieux.

Les mots subissent constamment une dégradation<sup>2</sup> de sens. Ils ne conservent l'intégralité<sup>3</sup> de leur signification que s'ils servent à désigner des objets immuables<sup>4</sup> dans leur composition ou leur usage.

Les autres, en particulier ceux qui servent à exprimer nos sensations de grandeur, de couleur, de saveur, de sonorité et toutes les nuances que le sentiments leur impose, s'usent, s'effritent, tombent en poussière. Presque toujours, avant de disparaître, ils se soutiennent pendant un temps plus ou moins long, à l'aide d'étais, de béquilles<sup>5</sup>. On les voit appuyés sur un modeste « très », sur un péremptoire<sup>6</sup> « énormément »\*, sur un « prodigieusement »\* autoritaire : mais cela ne dure pas, et ils tombent, écrasant leurs étais, brisant leurs béquilles...

Maintenir aux mots leur sens, ne céder à la force des choses qu'à la dernière extrémité, tel doit être le rôle de ceux qui écrivent.



★ **Rémy de Gourmont** (manoir de la Motte à Bazoches-au-Houlme près d'Argentan –Orne– 4 avril 1858 - Paris, 27 septembre 1915), *Promenades littéraires* (3<sup>e</sup> série) : recueil d'articles et d'études remarquables publiés à *La Dépêche de Toulouse*, au *Matin* et dans différents autres journaux et revues.

Écrivain français, à la fois romancier, journaliste et critique d'art, proche des **symbolistes**, un mouvement littéraire artistique apparu en France et en Belgique vers 1870, en réaction au **naturalisme** et au mouvement **parnassien**.

<sup>2</sup> **Dégradation** : de « dégrader » –préfixe « dé » et « grade ». On amoindrit le sens des mots, on leur enlève quelque chose de leur valeur primitive.

<sup>3</sup> **Intégralité** : du latin *integer*, entier. Mots de la même famille : intégrant, intégrité.

<sup>4</sup> **Immuable** : qui ne peut pas changer –remarque : règle de « m » devant « m, b, p »

<sup>5</sup> À l'aide **d'étais, de béquilles** : ces mots continuent l'image évoquée par dégradation –on renforce le **substantif** (= nom, qui a valeur de nom) usé à l'aide d'adverbes\*, comme on soutient l'infirmes\* à l'aide d'une béquille et le mur dégradé à l'aide d'un étai.

<sup>6</sup> **Péremptoire** adj. Relatif à la **péremption** (*date de péremption*, au-delà de laquelle un médicament, un produit de consommation ne doit plus être utilisé). Décisif, contre quoi il n'y a rien à répliquer –*Argument péremptoire*. *Personne péremptoire*, qui n'admet pas la contradiction.

\* **Adverbe** n. m. Mot invariable qu'on joint à un verbe, à un adjectif, à un autre adverbe, à une phrase pour en compléter ou en modifier le sens –par ex. : *il lit couramment* ; *une maison trop petite*.  
Adverbe de manière, de lieu, de temps, de quantité, d'affirmation, de négation, de doute.